

plierai de me recevoir en grâce, et nous reprendrons ensuite les projets d'union que nos deux familles avaient formés, et que le grand héritage qui m'est échu doit rendre plus réalisables que jamais. Vous comprendrez dès lors qu'un duel entre vous et moi est parfaitement impossible.

Raoul frémit d'indignation. Il tira brusquement son épée du fourreau.

— Et moi je trouve qu'il est maintenant inévitable ! s'écria-t-il.

— Inévitable ! Ah bah ! Expliquez-vous, mon jeune ami.

— C'est facile, monsieur. Je ne veux pas que vous épousiez Blanche de Flavigny ! Je ne le veux pas, entendez-vous ! J'allais vous le déclarer, lorsque le hasard, en me faisant assister au guet-apens de l'oubliette, a rendu ma démarche inutile. Aujourd'hui, je crois devoir vous signifier ma résolution, puisque vous avez l'audace de supposer qu'un projet de mariage entre ma cousine et vous a encore quelque chance de réussir.

— Mais c'était déjà chose convenue. Ignorez-vous ?

— Je sais en effet, que vous êtes parvenu à contraindre la volonté de cette noble jeune fille. Comment ? C'est ce qu'elle a refusé de m'apprendre. Sans doute vous avez mis en œuvre quelque odieuse machination. Mais que m'importe ! Il me suffit que vous n'ayez pas renoncé à l'espoir de l'obtenir pour qu'à ma détermination de venger ma mère se joigne le désir implacable de protéger Blanche de Flavigny. Dieu aidant, je vous tuerai !

— Et si je vous tue, moi ?

— Alors je mourrai heureux, car je suis sûr que ma cousine n'acceptera pas la main de mon meurtrier. Votre mort ou la mienne sera également son salut.

— Ah ça ! mais vous êtes amoureux, mon jeune coq ! Il fallait me l'avouer tout simplement.

Un mélancolique sourire glissa sur les lèvres de Raoul. Il hocha la tête, mit pied à terre, et répondit d'un ton dédaigneux :

— Je ne vous dois pas compte de mes sentiments. Un homme tel que vous d'ailleurs, ne les comprendrait pas. Allons, monsieur le marquis reprit-il, la place est bonne pour un duel à outrance. Je vous attends.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je vous répète que je ne me battrai pas avec vous.

— Je vous jure, moi, que vous vous battrez !

Gaétan voulut pousser son cheval et passer outre. Raoul tendit la pointe de son épée, et fit reculer l'animal.

— Vous êtes fou ! s'écria le marquis étonné. Une rencontre les armes à la main ne saurait avoir lieu sans seconds ou témoins. Remettez la partie à un autre jour.

— Vous oubliez qu'il y a peu de temps, dans une rue de Tiffauges, vous avez tué sous un réverbère un gentilhomme de vos amis. Il n'y avait là que votre adversaire et vous. Ne soyez donc pas si scrupuleux aujourd'hui. Si vous ne tenez point à passer pour un lâche à mes yeux, hâtez-vous de descendre de cheval et de vous mettre en garde contre moi. Surtout, pas de feinte générosité ! Je vous déclare que, l'épée au poing, je ne crains personne, pas même vous.

— Peuh ! je vous désarmerais trop aisément.

— Essayez, donc, si vous l'osez !

— Bah ! on se moquerait de ma facile prouesse, et votre famille ne me pardonnerait pas.

— Décidément, marquis, vous êtes un misérable poltron !

Cette fois Gaétan resta silencieux pour cacher la colère dont sa poitrine se gonflait. Il éperonna son cheval, mais la pauvre bête, sentant une piqure aux narines, se cabra. Le marquis furieux proféra une imprécation. Au même instant un coup de plat d'épée l'atteignit au visage. Il bondit à terre, et, l'œil en feu, l'écume aux lèvres, dégringola.

— Enfin ! s'écria Raoul admirable de courage et de fierté.

— Je renonce à Blanche de Flavigny ! répliqua le marquis dont les dents grinçaient. Mais, mille démons ! je vais te tuer, insolent !

Un rude froissement de fer suivit cette menace. Après

quelques battements précipités, Gaétan, feignit une brusque retraite, et, tandis que Raoul s'avancait sur lui l'épée haute, il se fendit avec une soudaineté si imprévue que son adversaire faillit avoir le corps traversé. Heureusement le coup avait été porté avec plus de violence que de précision ; le fer, en glissant sous le bras de Raoul, n'avait fait qu'égratigner son habit.

— Vive Dieu ! dit le brave enfant sans sourciller, je viens de l'échapper belle ; vous ne m'y reprendrez plus, marquis !

Les épées s'engagèrent de nouveau. Attaques, parades et ripostes se succédèrent de part et d'autre avec une prestesse égale et une animation croissante. Mais il était facile de voir que le marquis avait peine à contenir son emportement. Il enrageait de son impuissance à frapper Raoul en pleine poitrine. En vain avait-il recours aux ruses les plus subtiles de l'escrime ; toutes étaient prévues et déjouées avec une rare habileté et une extrême présence d'esprit. Cependant, comme il attaquait, sans relâche, son bras commençait à se lasser. Aussi, voulant relever un dégagement par un demi-cercle, il manqua d'énergie, et l'épée de son adversaire alla le toucher à la joue. Le sang jaillit.

— Blessé ! rugit-il en portant la main à son visage et en le sentant mouillé. Ah ! j'aurai ma revanche ! Je te tuerai, j'en réponds.

Raoul ne daigna pas répliquer. Mais il s'aperçut que, pendant qu'il croisait le fer pour la troisième fois, le valet de Gaétan, toujours à cheval, tirait d'une main furtive un pistolet des fontes de la selle et l'armait. Peut-être se fût-il ému de ce bizarre incident, qui n'avait sans doute d'autre but que de le troubler, lorsqu'un homme franchissant une haie vint se dresser devant Roch Duhoux et s'écria :

— Pas de distraction, monsieur. Raoul ! et ne craignez rien !

— Bénédicte ! articula le vicomte d'un air heureux.

— Le pâtre ! proféra Duhoux avec effarement.

Et il pressa la détente de son arme. Le coup partit. La balle n'atteignit personne, elle s'enfonça dans le tronc du châtaignier. Alors, tout tremblant, tout ahuri, Duhoux s'arma du second pistolet. Il sentit au même instant qu'on lui soulevait une jambe, et, perdant l'équilibre, il alla rouler à terre. Coquelicot apparut au-dessus de lui et lui arracha son arme des mains. Cette fois le pauvre garçon ne rougit pas : il était au contraire, pâle de colère et d'indignation.

— Lâche ce coquin, et retire-toi, lui dit Bénédicte.

Coquelicot obéit.

Duhoux se releva d'un bond. Il prit son couteau de chasse et se mit en garde sans hésiter. Le pâtre était prêt pour la lutte. Il serrait entre ses doigts d'acier le manche d'un couteau bien affilé. C'était le couteau même dont le solitaire avait été sur le point de frapper le marquis. Comme il allait commencer l'attaque, sans se soucier de l'inégalité des armes, il entendit un bruit bizarre qui lui fit retourner la tête : Gaétan ricanait.

— Singulier rapprochement ! disait celui-ci, l'épée toujours rapide et furieuse.

Raoul resta silencieux, multipliant ses efforts sans cesser d'être calme et d'aplomb.

— Oh ! c'est vraiment drôle ! reprit le marquis de plus en plus railleur ; savez-vous, cher vicomte, que vous avez un frère aîné ?

— Bête venimeuse ! murmura Raoul.

— Ah ! ah ! vous croyez que je lance une calomnie. Eh bien ! je veux vous dire quel est ce frère aîné ! un grand et beau garçon, ma foi !

— Vipère, tu essayes de mordre, et tu baves en vain !

— Il se nomme... continua Gaétan.

Mais il ne put articuler un mot de plus. L'épée de Raoul lui traversa la poitrine de part en part, et il tomba sur le sol en râlant.

À cette vue, saisi d'effroi, Roch Duhoux recula comme s'il se préparait à fuir. Mais il aperçut Coquelicot qui lui barrait